



Le cosmopolitisme et la naissance de l'émancipation des femmes ? L'exemple des salons polonais du XVIIIe siècle

Agnieszka Jakuboszczak

► To cite this version:

Agnieszka Jakuboszczak. Le cosmopolitisme et la naissance de l'émancipation des femmes ? L'exemple des salons polonais du XVIIIe siècle. Liliane Hilaire-Pérez. Etre Citoyen du monde. Actes du Séminaire doctoral du laboratoire ICT - EA 337 , 1, Université Paris Diderot, 2014, Cosmopolitisme et Internationalisme : théories - pratiques - combats XV e-XXIe siècles. <hal-01332203>

HAL Id: hal-01332203

<https://hal-univ-diderot.archives-ouvertes.fr/hal-01332203>

Submitted on 15 Jun 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

AGNIESZKA JAKUBOSZCZAK *

**LE COSMOPOLITISME
ET LA NAISSANCE DE L'ÉMANCIPATION DES FEMMES ?
L'EXEMPLE DES SALONS POLONAIS DU XVIII^e SIÈCLE**

Introduction

L'historiographie française, et plus généralement celle de l'Europe Occidentale, a déjà largement exploré plusieurs champs de recherche concernant la civilisation et la société des Lumières. Bien connus, ils servent d'une certaine manière de modèle pour les autres régions de l'Europe, dont la situation est moins connue, soit en conséquence des événements politiques (les Balkans p. ex.), soit par la spécificité des phénomènes. La Pologne mélange les deux, et sa spécificité culturelle ou sociale exige ici une approche plus détaillée qui devrait servir de fond et d'explication pour les réflexions suivantes.

La « République des Deux Nations », confirmée en 1569 à Lublin, était la réunion de deux pays : la Pologne (appelée la Couronne) et le Grand-duché de Lituanie. Ces deux membres avaient la même position, étaient liés par un monarque commun, avec une seule élection par la Diète commune et une seule monnaie. Cependant la Lituanie gardait son propre trésor, ses dignités et son armée, indépendantes de celles de la Pologne. Dans la mentalité de la noblesse, polonaise et lituanienne, la croyance en l'égalité de tous les représentants de cette couche privilégiée, et le sentiment d'être supérieurs au reste de la société gardaient une place très importante. Ces deux traits venaient du Moyen-Âge et ils étaient fondés sur la loi¹. Au cours des XVI^e-XVIII^e siècles il est possible d'observer en Pologne, à la fois un renforcement de l'aristocratisation des élites de la société, et un phénomène de paupérisation, à la fois de la noblesse, des habitants de villes et des paysans. Les magnats, qui contribuaient à la croissance de la consommation, mais seulement à celle du luxe, se renforçaient aux frais de la petite noblesse, et provoquaient le resserrement du marché intérieur. Cependant au début de l'époque moderne la noblesse gardait pour elle-même le privilège d'exercer les fonctions, elle interdisait les achats de biens fonciers et le port des vêtements de luxe. Seul le noble pouvait être courageux, fidèle, vertueux. La fermeture des couches sociales, les inquiétudes et les guerres permanentes

* Maître de Conférences d'Histoire moderne, Université de Poznan

¹ Urszula Świdorska-Włodarczyk, *Mentalność szlachty polskiej XV i XVI wieku*, Poznań, 2003, p. 33.

aux XVII^e et XVIII^e siècles, l'absence de développement des villes et l'évolution au désavantage social des paysans imposaient des transformations dans les consciences et les mentalités.

Un de ces traits de mentalité, capable de toucher également les magnats, la noblesse et l'élite de riche patriciat (sauf celui de Gdańsk) était le « sarmatisme ». Cette idéologie s'opposait *a priori* à toutes les réformes et nouveautés, mais elle réunissait également tous les nobles². Ceux-ci étaient liés également par leur croyance que la Pologne était prédestinée à sauver l'Europe de la pression turque et moscovite. La noblesse, de plus, avait conscience de devoir jouer un rôle exceptionnel parce qu'elle croyait avoir ses racines dans la Sarmatie antique. Cependant ceci n'a pas exclu le mépris des magnats pour les *generosi*. L'idée de l'égalité et de la « liberté dorée » (*złota wolność*) devenait un élément mythologique de la pensée nobiliaire. Les élites en profitaient pour attirer la *noblies* – « clientèle ». La noblesse polonaise progressait dans sa politique de limitation du pouvoir royal. Le monarque n'était que l'un de trois états – à côté du clergé et de la noblesse. La centralisation politique autour de sa personne était impossible. La force des élites se montrait dans la possibilité d'avoir leurs propres armées, de faire leur propre politique, y compris dans le domaine des relations internationales, et d'avoir une cour avec sa propre vie culturelle. La fermeture « sarmate » dans le cadre de la nation (identifiés à la noblesse) suscitait l'aversion des étrangers et de ceux qui subissaient leurs influences.

De la tolérance du XVI^e siècle, la noblesse passa au siècle suivant à la xénophobie, renforcée par le « déluge » (invasion) suédois dans les années 1655-1660. La conception du pays multiconfessionnel de l'époque de la première élection royale libre, celle d'Henri de Valois en 1573, n'était plus acceptable. La relation avec les étrangers permettait de développer la conscience nationale, le sentiment de patriotisme, et d'approfondir l'identité religieuse qui, en conséquence, a construit le mythe « Polonais = Catholique ». Ce mythe était renforcé par la vision du messianisme polonais avec sa fameuse devise présentant la Pologne comme le rempart de la chrétienté (*antemurale christianitatis*)³. L'ambiance de fanatisme et d'intolérance était excitée par la partie de l'Église qui propageait la croyance superstitieuse aux sortilèges. Les magnats trouvaient en la religion l'instrument qui pourrait leur être utile dans les contacts avec la noblesse, donc la Contre Réforme se développait surtout dans les couches moyennes de la noblesse. Ce phénomène s'explique par le rôle que les nobles laissaient à l'Église : elle garantissait la *złota wolność* (« liberté dorée »), qui a par ailleurs permis d'éviter d'introduire sur les bords de la Vistule l'Inquisition fanatique dominante en Europe. Dans les esprits des élites polonaises, l'état nobiliaire privilégié, la xénophobie et le sarmatisme ne favorisaient pas la conscience de faire partie intégrante de l'Europe.

² Aleksander Wolowski, *La vie quotidienne en Pologne au XVII^e siècle*, Paris, Hachette, 1972, p. 42-57.

³ Janusz Tazbir, *Polskie przedmurze chrześcijaństwa Europy. Mit a rzeczywistość historyczna*, Varsovie, 1987.

Le cosmopolitisme aux yeux des Polonais au XVIII^e siècle

Le XVIII^e siècle est traité comme l'époque de la culture dominée par des tendances cosmopolites. Il est vrai qu'elles touchaient les couches nobiliaires. Le « citoyen du monde » de ce temps était, à vrai dire, un « citoyen » de l'Europe. L'Europe qui est comprise non seulement dans le sens géographique, mais tout d'abord comme une union culturelle, formée à la base de l'héritage de l'Antiquité et de la tradition chrétienne. Dans le cercle de la civilisation européenne, nous rencontrons une croyance en la supériorité des habitants de ce continent, croyance que l'on retrouve aussi en Pologne. Władysław Łubieński (1703-1767), un primat de Pologne, également auteur d'une publication géographique dans les années 40 du XVIII^e siècle, a écrit : « Les Européens sont plus pâles et sans doute plus jolis que les Africains et les Asiatiques, [ils sont] instruits en sciences, en arts, en commerce, en navigations, en vertus, plus nobles, généreux et polis »⁴. Cette opinion était vivante en Pologne aussi à la fin du XVIII^e siècle, quand nous avons une autre définition du cosmopolite – un citoyen qui cherche, des vérités universelles hors des frontières de son pays, et par-delà les différences culturelles et géographiques⁵. Les voyages, offrant la possibilité de voir des choses personnellement et en direct, correspondaient au goût de l'expérience empirique. Parfois il vaut mieux rester à la campagne ou dans les rues des villes, proche des gens, des animaux, des plantes, que passer des heures dans les bibliothèques !

Au XVIII^e siècle l'Europe est comme une ville bien connue. Au cours des voyages, il était possible de rencontrer des « gens du même monde ». Il était possible faire la connaissance des habitants du pays, d'étudier leur droit, leurs coutumes, et d'accepter leurs habitudes. Ici nous voyons un voyage comme une leçon de tolérance.

Le Grand Tour était un type de voyage pratiqué au XVIII^e siècle, mais au cours de cette époque, il change de caractère parce qu'il perd ses motifs éducatifs et cognitifs au profit des fonctions représentatives et de plaisir. Il est sûr que les hommes avaient plus de « raisons » de voyager que les femmes. Cela ne veut pas dire que ces dernières en avaient moins envie que les hommes ! Au contraire, mais leurs décisions dépendaient souvent des décisions de leurs maris, de leurs pères ou des tuteurs. Elles pouvaient assister aux voyages diplomatiques. Elles se rendaient en cure et aux pèlerinages⁶. Elles se déplaçaient à l'intérieur du pays pour accompagner

⁴ Władysław Łubieński, *Świat we wszystkich swoich częściach większych i mniejszych to jest w Europie, Azji, Afryce i Ameryce w monarchiach, królestwach, księstwach, prowincjach, wyspach i miastach geograficznie, chronologicznie i historycznie określony*, Wrocław, 1740, p. 9.

⁵ Małgorzata Ewa Kowalczyk, *Osiemnastowieczne podróże jako element kształtowania kosmopolitycznej kultury*, p. 36-37. <http://www.khg.uni.wroc.pl/files/Microsoft%20Word%20-%20kowalczykt.pdf> [accès 23.01.2013].

⁶ Jarosław Pietrzak, *Siedemnastowieczna podróżniczka. Wrażenia Katarzyny z Sobieskich Radziwiłłowej z podróży po Europie Zachodniej w latach 1677-1678*, dans *Kulturowe wzorce a społeczna praktyka. Studia z dziejów kobiet* sous la dir. de Agnieszka Jakuboszczak, Przemysław Matusik, Poznań, Instytut Historii, 2012, p. 103-126 ; Renata Gałaj-Dempiak, *Migracje kobiet zamężnych w świetle pamiątek*

leurs maris, visiter les domaines ou les lieux de pèlerinages. Les riches aristocrates allaient aux eaux, par exemple en Silésie ou en Italie, où le climat est plus doux qu'au bord de la Vistule. À leur retour, la culture tirée à la fois de l'éducation reçue à la cour et des voyages leur permet de dynamiser la carrière de leurs enfants, pour ajouter à la splendeur de leurs familles, ou pour adopter grâce à leurs connaissances les nouvelles tendances artistiques en Pologne.

Il semble que les femmes restaient un peu en dehors des considérations sur le cosmopolitisme. Cependant, la compréhension de leurs besoins personnels et, de plus en plus souvent, de leurs ambitions, augmenta à la fin du XVII^e siècle et surtout au XVIII^e siècle, lorsque l'exigence de l'éducation, alors un premier pas vers le monde, devint générale dans les cercles aristocratiques polonais.

À la recherche de l'éducation – l'alternative pour le sarmatisme

La formation de la jeune fille noble reposait entre les mains des religieuses, des précepteurs, ou de ses parents. Les parents pouvaient décider d'éduquer leur fille au couvent. En Pologne, aux XVI^e-XVIII^e siècles, les établissements étaient dirigés par des congrégations au caractère plutôt fermé et contemplatif. Elles proposaient d'enseigner la lecture et l'écriture, parfois le calcul, et les travaux domestiques.

Au milieu du XVII^e siècle nous observons une grande activité des congrégations françaises en Pologne. C'est l'épouse des deux derniers rois polonais de la famille des Vasa, la reine Louise-Marie de Gonzague-Nevers (1645-1667), qui a installé les trois couvents fondés dans la première moitié de ce siècle. En 1651 sont arrivés les Missionnaires, créés par Vincent de Paul. Ensuite, en 1652, s'installent en Pologne les Filles de la Charité, fondées par le même saint et Louise de Marillac, en 1633⁷. Leur établissement, après des difficultés initiales, se développa et compta environ dix écoles. À partir de 1654, les filles de nobles comme les filles de grandes familles pouvaient aller à l'école des Visitandines⁸. Les religieuses de cet ordre, fondé par Saint François de Sales et Jeanne Françoise Frémiot de Chantal en 1610, étaient très proches de Louise-Marie dès le temps de son séjour en France. Cette congrégation avait des églises et des écoles à Varsovie, à Cracovie, à Lublin et à Vilnius. Bien évidemment, on y enseignait le catéchisme, le chant et la pratique des instruments. Les filles devaient apprendre tous les travaux féminins, comme la broderie et la couture. L'école connaissait un grand succès. Dans la vague des nouvelles congrégations qui venaient en Pologne sous l'influence de reines françaises se trouvent les sœurs du Saint Sacrement,

staropolskich pisanych przez szlachtę, dans *Kobiety i procesy migracyjne*, dir. Agnieszka Chlebowska, Katarzyna Sierakowska, Varsovie, 2010, p. 29-46.

⁷ Bożena Fabiani, *Warszawski dwór Ludwiki Marii*, Varsovie, PIW, 1976, p. 70-71.

⁸ Karolina Targosz, *La cour savante de Louise-Marie de Gonzague et ses liens scientifiques avec la France (1646-1667)*, Wrocław, Ossolineum, 1982, p. 188.

arrivées en Pologne dès 1687, à la demande de la reine Marie-Casimire (épouse du roi Jean III Sobieski). Les religieuses avaient pour mission l'éducation des filles – celles de la noblesse seulement, toutefois. Au XVIII^e siècle, les sœurs du Saint Sacrement avaient deux écoles : une dans la capitale, et une à Léopol, et elles enseignaient le catéchisme en français et en polonais. Il faut souligner que tous les établissements religieux français influençaient le fonctionnement des écoles monastiques en Pologne⁹.

Des pensions privées pour les filles existaient dans les grandes villes et leurs élèves venaient des familles de moyenne bourgeoisie, d'artisans et de commerçants. Le niveau était varié, et les institutrices étaient souvent en même temps les propriétaires des établissements, mais on pouvait rencontrer des pédagogues nomades ou des artisans. À la sortie de l'école, les filles savaient lire, écrire, compter, parfois parler une langue étrangère et pratiquer les travaux manuels. Au XVII^e et XVIII^e siècles, à Gdańsk il y avait beaucoup d'écoles de ce type, où les filles du patriciat savaient très bien tenir les comptes¹⁰.

Dans les riches maisons du patriciat, de la noblesse et de l'aristocratie, les filles recevaient leur éducation sur place. Au cours du XVII^e siècle, le nombre de gouvernantes étrangères augmentait. On note la diffusion de la connaissance de langues telles que l'allemand, le français et parfois le latin. Les filles profitaient des leçons données par les pédagogues engagés pour leurs frères. Toutefois, la mère jouait le rôle le plus important dans l'éducation morale des filles.

Il y avait en Pologne deux approches de l'éducation féminine à la maison¹¹. D'un côté l'approche « conservatrice », très fréquente, qui s'appuyait sur la religion et la morale. De l'autre, nous avons la vision « progressiste » qui pose pour principe l'égalité entre les femmes et les hommes. En conséquence celles-ci peuvent recevoir la même éducation que les garçons. Dans le milieu catholique, Aleksander Maksymilian Fredro propageait déjà les idées de Fénelon¹² et il pensait que la jeune fille ne pouvait pas apprendre des langues étrangères, comme le latin ou le français.

Au XVII^e siècle l'éducation domestique des riches filles nobles pouvait être complétée par un séjour à la cour royale (surtout celle des reines françaises) ou à celle d'un grand noble. Les demoiselles y séjournaient comme « demoiselles de la cour ». La dernière étape, mais rare, du parcours de formation d'une femme bien éduquée, était le voyage à l'étranger.

⁹ Małgorzata Borkowska, « Teatr w polskich klasztorach żeńskich XVII-XIX wieku », *Nasza Przeszłość*, 1991, t. I, p. 330-334.

¹⁰ Maria Bogucka, *Białogłowa w dawnej Polsce. Kobieta w społeczeństwie polskim XVI-XVIII wieku*, Varsovie, Trio, 1998, p. 172-173.

¹¹ Danuta Żołędź-Strzelczyk, *Wychowanie dziecka w świetle staropolskiej teorii pedagogicznej*, dans Danuta Żołędź-Strzelczyk (dir.), *Od narodzin do wieku dojrzałego. Dzieci i młodzież w Polsce*, t. 1, Varsovie, PAN, 2002, p. 105.

¹² Henryk Barycz, *Andrzej Maksymilian Fredro wobec zagadnień wychowawczych*, Cracovie, Ossolineum, 1948.

Le XVIII^e siècle est l'époque de la crise de la société sarmate et traditionnelle de la République nobiliaire. La conscience culturelle de l'importance de l'enfance est née dans une ambiance d'indifférence et de négligence pour l'éducation des filles nobles. Cependant, dans ces circonstances défavorables de rencontre du monde sarmate avec les Lumières, des voix s'élèvent en faveur du changement.

La réforme de la Commission de l'Éducation Nationale, fondée en 1773, proposait de revenir aux principes de l'éducation morale du XVII^e, rénovés par les idées des Lumières. Tous les établissements étaient également placés sous le contrôle de la Commission, en d'autres termes du gouvernement, qui pouvait aider à maintenir partout le même niveau. Dans ce projet, les filles devaient apprendre la langue polonaise à l'écrit et à l'oral, mais également le français et l'allemand. La place la plus importante était dévolue à l'histoire nationale, mais elles pouvaient aussi s'initier aux mathématiques. Sur ce dernier point, tout le monde n'était pas d'accord. Des projets concrets visant à créer des écoles pour les filles nobles ont été proposés par le prince Franciszek Bieliński et par August Sułkowski¹³. La Commission de l'Éducation Nationale, dans l'esprit des Lumières, met en avant la question de l'éducation des enfants en tant que citoyens. Elle essaie de proposer un programme d'enseignement qui accorde la formation morale avec les besoins laïques. La nécessité d'un accès à l'éducation égalitaire n'est toutefois pas un postulat accepté par toute la noblesse. Nous connaissons des cas où la mère interdisait à sa fille de lire¹⁴.

Hubert Vautrin, voyageur français qui séjourna en Pologne dans les années 80 du XVIII^e siècle, critiquait beaucoup l'état de l'éducation des filles, parce qu'elle « n'est d'aucune importance¹⁵ ». D'après Vautrin, la source de la vraie crise de l'éducation morale de la jeune fille noble polonaise réside dans les personnes de son entourage : des femmes de chambre, des gouvernantes en majorité étrangères, et enfin des gens mal éduqués qui passent par la maison noble et qui ne créent que confusion dans les têtes des petites filles. C'était en effet la mode d'avoir à sa cour un Français ou une Française. Parfois ceux-ci étaient des gens sans expérience et sans formation – des voyageurs qui avaient des problèmes en France. Les lectures choisies le plus souvent par les Polonais pour les filles étaient des textes de Madame Le Prince de Beaumont¹⁶ et de Madame de Genlis¹⁷. Les

¹³ Maciej Serwański, « Les formes de l'éducation des filles nobles en Pologne aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles », Chantal Grell, Arnaud Ramière de Fortanier (dir.), *L'Éducation des jeunes filles nobles en Europe XVIIe-XVIIIe siècles*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2004, p. 82-83.

¹⁴ Marcin Matuszewicz, *Diariusz życia mego*, Varsovie, KIW, 1986, t. II, p. 106.

¹⁵ *La Pologne du XVIII^e siècle vu par un précepteur français Hubert Vautrin*, présentation de Maria Cholewo-Flandrin, Paris, Calmann-Lévy, 1966, p. 170.

¹⁶ La version polonaise de ces deux livres : Madame Le Prince de Beaumont, *Amerykanki albo dowód Religii Chrześcijańskiej*, Varsovie, Drukarnia ks. Misjonarzy, 1784-1785 ; eadem, *Czarodziejskie baśnie dla młodego wieku*, Varsovie, Gennwald, 1879.

¹⁷ Anna Nikliborc, *L'œuvre de Mme de Genlis*, Wrocław, Ossolineum, 1969.

Lumières françaises introduisent en Pologne l'idée que tout ce qui figure dans les textes choisis pour les adolescents doit s'adresser à eux¹⁸. L'idéologie des Lumières françaises avait besoin encore d'être introduite dans les maisons aristocratiques au cours du XIX^e siècle pour entrer dans la pratique courante. Au XVIII^e siècle, les idées sur l'éducation des filles restaient encore à mi-chemin entre réalité et discours¹⁹.

La vie mondaine de la noblesse polonaise – vers le cosmopolitisme

Les élites, les magnats essayaient s'adapter à la culture générale de l'Europe. La cour royale représentait la tendance ouverte à l'Europe, anti-sarmate, manifestant la volonté d'accueillir la mode française, et au XVIII^e siècle celle de Saxe. Cependant, à chaque pas il était possible de sentir la supériorité des puissants. La cour d'un magnat devenait le centre politique et économique de la région, d'où partaient les propositions destinées aux diétines et à la Diète. Des mœurs primitives se mêlaient au fanatisme religieux et à la négligence dans l'étude des sciences. Le sarmatisme de cette époque n'était plus l'idéologie qui légitimait la grandeur des nobles. En conséquence il bloquait le développement, abaissait la culture politique et arrêtaient les activités économiques, raffermissant des mythes comme celui de la Pologne – grenier de l'Occident.

La vie mondaine tenait une place très importante dans la culture nobiliaire. Il est évident que les moyens financiers décidaient souvent de la façon selon laquelle la fête serait organisée. La visite d'un invité bouleversait la vie quotidienne, et la noblesse était connue pour son hospitalité. Les plus riches pouvaient, s'ils en avaient l'envie, fêter chaque événement de leur vie ou de celle de leur famille. Donc les baptêmes, les fiançailles, les mariages, les fêtes de prénom ou les anniversaires donnaient un prétexte pour inviter les proches, mais aussi la « clientèle ». Il y avait également les fêtes religieuses comme Noël, avec les promenades en traîneau, Pâques ou la Pentecôte. Même les enterrements avec leur *pompa funebris* étaient une occasion pour organiser des réceptions²⁰. L'aristocratie ne regardait pas à la dépense pour la nourriture²¹. Les nobles cherchaient également à s'amuser pendant les événements publics : au cours des diétines et des Diètes, des sessions du tribunal, et au moment de passer un contrat. La vie mondaine était accompagnée par toute une liste de politesses, ce qu'on nommait la « galanterie à la sarmate »²².

¹⁸ Sabina Lewinowa, *U początków polskiej teorii wychowania dziecka w wieku przedszkolnym*, Varsovie, Nasza Księgarnia, 1960, p. 82-83.

¹⁹ Agnieszka Jakuboszczak, *Entre discours et réalité : l'éducation des aristocrates polonaises sous l'influence des Lumières françaises*, [dans] *Femmes éducatrices au Siècle des Lumières*, red. Isabelle Bouard-Arends, Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval, Rennes, 2007, p. 365-377.

²⁰ Zbigniew Kuchowicz, *Obyczaje staropolskie XVII-XVIII wieku*, Łódź, 1975, p. 210.

²¹ Władysław Czaplinski, Józef Długosz, *Życie codzienne magnaterii polskiej w XVII wieku*, Varsovie, 1976, p. 59.

²² Władysław Łoziński, *Życie polskie w dawnych wiekach*, Cracovie, 1978, p. 193.

***Les dames dans la vie mondaine en Pologne aux XVIII^e-
XVIII^e siècles – leur contribution à la naissance des salons
polonais***

Jusqu'au XVI^e siècle, en Pologne, les visites de voisinage étaient rares, et même dans les résidences familiales, les femmes avaient des chambres séparées des autres pièces. La reine Bona Sforza réintroduisit au XVI^e siècle les habitudes de chanter, de danser et de festoyer, femmes et hommes mêlés. Cette mode rencontrait de nombreuses critiques, qui voyaient dans cette forme de passe-temps l'influence diabolique. Mais encore au début de la Renaissance, les hommes n'avaient pas envie de voir les femmes aux banquets qui n'avaient pas un caractère familial ou officiel. Celles qui venaient à ces fêtes « masculines » étaient mal vues. Cette barrière qui était créée par les hommes faisait que la femme avait des problèmes pour se retrouver dans les moments sociaux. La timidité naturelle était renforcée par le manque de bonnes manières et d'habitude de converser avec les gens. Elles restaient à l'ombre de la vie mondaine, avec leurs vêtements et leurs bijoux réservés seulement aux occasions officielles, et même dans ces moments elles étaient critiquées pour leur luxe.

Au XVII^e siècle elles n'étaient pas toujours invitées aux grands et bruyants festins, mais toujours elles donnaient du goût aux petites fêtes, qui étaient leur univers. Les cours de Louise-Marie de Gonzague et de Marie-Casimire d'Arquien de la Grange changèrent la position féminine dans la vie sociale. La femme commence à gagner la première place pendant les festins et les banquets. Bien plus, c'est pour elle et pour son plaisir qu'il fallait organiser les bals, les spectacles, les mascarades, et les joutes publiques de chevaliers²³. La femme devenait une vraie participante de cette vie commune.

Cette transformation de la position féminine dans la vie mondaine était liée avec le changement de la mode, arrivé en Pologne dans la deuxième moitié du XVII^e siècle avec les reines françaises et leurs femmes de chambres. Le renversement de la tendance vestimentaire avait des conséquences qui changeaient la moralité de la société²⁴. Les magnats, et ensuite les nobles, devaient accepter la gorge nue, jusqu'alors couverte par la fraise. Cette nouvelle mode n'était pas adoptée sans soulever des critiques. Les Françaises détrônaient les chapeaux et amenaient aussi leur nouvelle coiffure – les cheveux frisés, avec bouclettes des deux côtés et tirés derrière la tête. Mais ce n'était pas tout, parce que la deuxième moitié du XVII^e siècle proposait aussi la poudre, les mouches et la traîne. Au cours de ce siècle, les épouses des magnats aux frontières adoptaient volontairement la mode européenne, et avec le temps elles commençaient à régner dans les immenses domaines et à participer à la vie politique²⁵.

²³ Karolina Targosz, *Uczony dwór Ludwiki Marii...*, op. cit., p. 356-357.

²⁴ Jan Stanisław Bystron, *Dzieje obyczajów w dawnej Polsce. Wiek XVI-XVIII*, t. II, Varsovie, 1976, p. 448.

²⁵ Antoni Rolle, *Niewiasty kresowe*, Varsovie, 1883, p. 9-10.

La tendance de se tenir « à la française » continua au XVIII^e siècle avec le même succès. Les Polonaises ne voulaient plus être en retard sur la mode. Au contraire, elles restaient « à la pageé, ce que mentionnait à la fin du règne de Stanislas-Auguste Poniatowski le Français, déjà cité, Hubert Vautrin : « elles sont aussi esclaves des modes que les Françaises elles-mêmes »²⁶. Cette habitude de se parer était bien enracinée dans la mentalité nobiliaire. Cependant ce n'était pas seulement la mode française que les Polonais et Polonaises acceptaient, parce qu'il y avait des accents nationaux polonais, allemands, orientaux (entre autres, turcs). Pour les étrangères, ce mélange de modes était inacceptable. Il semble que ce n'était pas dû à un manque de bon goût, mais tout simplement au climat, plus austère qu'en France. Les différentes cultures qui se croisaient au bord de la Vistule devaient donner un autre sentiment de l'élégance²⁷.

Les reines de France avaient transmis les habitudes des salons précieux. Les jeux, les promenades avec les surprises, et l'accueil des invitées par les dames allongées sur un lit faisaient qu'à la mode française, les Polonaises de l'entourage de la cour lentement sortaient de leur isolement. Les femmes commençaient à avoir des amies, et cette habitude permettait de créer des cercles ou des assemblées où la conversation pouvait se développer, et mettre en valeur surtout les interlocutrices. Les échanges de livres et la lecture des mêmes livres par les hommes et les femmes à la cour de Louise-Marie et de Marie-Casimire faisaient qu'ils avaient un sujet commun de discussion. Il y avait donc les soirées à la mode de l'hôtel de Rambouillet, qui se passaient en bonne compagnie, et avec une bonne lecture à haute voix. Ces rencontres étaient agrémentées de spectacles, non seulement italiens mais aussi français, comme les pièces de Molière ou de Racine. Les habitudes des salons parisiens entraient en Pologne par la cour des reines, et c'est là qu'elles cherchaient pour l'instant le public qui les poussera plus loin.

Les rois Auguste II et Auguste III et les riches magnats organisaient des bals masqués seulement pour les élites, et ces fêtes, accompagnées de plats extraordinaires, étaient luxueuses, souvent rehaussées par des feux d'artifice. Dans la première moitié du XVIII^e siècle, la vie culturelle, qui avait réuni les écrivains, se développait dans les cours aristocratiques qui surgissaient partout en République nobiliaire. Le milieu des magnats influençait la vie intellectuelle de Varsovie parce que leur rôle ne se limitait pas à être des consommateurs de culture, ils avaient également un rôle d'inspirateurs²⁸. Il faut rappeler que le dynamisme culturel de la capitale dépendait du calendrier politique et liturgique. L'arrivée de la cour de Dresde pour la Diète ou pour le carnaval attirait la noblesse. Des magnats avaient créé des cercles aux réunions probablement pas très régulières, à la différence des français, mais de niveau élevé.

²⁶ [Hubert Vautrin, *L'Observateur en Pologne*] *La Pologne du XVIII^e siècle...*, p. 148.

²⁷ Zbigniew Kuchowicz, *Obyczaje...*, p. 254.

²⁸ Stanisław Roszak, *Środowisko intelektualne i artystyczne Warszawy w połowie XVIII w. Między kulturą sarmatyzmu i oświecenia*, Toruń, 1998, p. 35-36.

On peut poser la question sur la place de la conversation dans la vie en Pologne à l'époque moderne. La société nobiliaire créait sa propre sociabilité avec un code rappelant qu'il fallait rendre à chaque personne les honneurs convenables adaptés à sa position sociale. Le maître/la maîtresse de la maison devaient être toujours agréables à leurs invités, amusants et intéressants. La bonne compagnie pouvait se recruter au sein de la famille, parmi les voisins, les compagnons pendant les diétines etc. Il fallait savoir présider une réunion mondaine. « Le bon camarade » devait savoir faire les compliments, inspirer la discussion, raconter sérieusement et plaisanter, initier des jeux ou des danses. La qualité de la soirée dépendait de ce type de maître de maison, ou de la présence d'un président qui passait d'une cour à l'autre ; souvent voyageur, soldat, gouverneur ou plenipotentiaire. Les sujets de conversation pendant ces longues heures étaient pris dans la vie : les guerres, les aventures dans des pays étrangers, les histoires familiales, les traditions généalogiques. Il y avait aussi les discussions sur la littérature ou la philosophie, mais ce type de sujets n'était pas toujours accueilli avec enthousiasme du côté des invités²⁹. Les nobles pratiquaient l'art de parler du fait de leur participation aux diétines et aux Diètes, où ils mobilisaient tous les talents cultivés au collège ou observés à la cour du magnat. Les femmes, dès leur enfance, étaient réprimandées si elles parlaient trop. Leur « éducation » n'avait pas prévu des leçons de rhétorique, et leur voix n'était pas non plus entendue pendant les diétines, ni même au cours des soirées, souvent exclusivement masculines. Les activités de la cour royale de Louise-Marie de Gonzague et de Marie-Casimire d'Arquien ont permis de créer le moment où les Polonaises ont pu devenir les vraies actrices du « spectacle oral » qui paraissait réservé aux hommes. Les femmes qui participaient à ces assemblées savaient lire au moins en deux langues (français, polonais, ou latin), elles pouvaient avoir des contacts avec les hommes de science et de lettres, avaient accès aux livres scientifiques et aux belles-lettres. Ces cercles, qui excitaient les ambitions et leur propre conscience, ouvraient la voie vers les salons.

Il semble que le premier salon en Pologne, indépendamment de la cour, a été celui tenu par Izabela Czartoryska née Morsztyn (1671-1758). Avec ses sœurs Ludwika Maria et Elżbieta, elle avait reçu une éducation de base à la française chez les visitandines de Varsovie. Izabela continua son éducation à Paris. En conséquence, elle était fortement influencée par la culture française. Probablement avait-elle l'occasion d'avoir des contacts personnels avec le monde des salons sur les bords de la Seine. Le mariage de Mademoiselle Morsztyn avec Kazimierz Czartoryski (1674-1741), un ami de la France, en 1693, permit à Izabela de transmettre les coutumes étrangères dans son entourage. Elle créa, la première en Pologne, un salon intellectuel, qui s'occupait aussi de politique et où les femmes pouvaient participer sans limite aux discussions. Les rencontres étaient régulières, et comme nous le dit Stanisław Poniatowski, beau fils de Czartoryska et père de futur roi, à

²⁹ Jan Stanisław Bystroń, *op. cit.*, t. II, p. 204.

côté des bals à la cour royale, « ordinairement on passe les autres soirées chez la maman dans la même compagnie »³⁰. Il semble que membres de la famille les plus proches devaient être la base des rencontres chez Izabela Czartoryska. Probablement qu'il y avait des cercles qui furent bouleversés par cette nouvelle mode venue d'Occident. Cependant, avec le temps, Izabela Czartoryska trouva des continuatrices, comme la princesse Barbara Sanguszkowa³¹.

Le règne de Stanislas-Auguste Poniatowski (1764-1795) connut une nouvelle vague de salons dans l'esprit cosmopolite. Le dernier roi de Pologne, accusé d'incapacité politique, développait une grande activité dans le domaine culturel et le mécénat. Il semble que la visite de la grande « salonière » parisienne Madame Geoffrin chez Poniatowski en 1766 ne fut pas sans importance. Cette dame célèbre était la personnification du monde de la culture française qui régnait en Europe. Son séjour à Varsovie fut comme le reflet de son salon, et la possibilité pour tous de goûter à la vie mondaine à la française³². Le roi, habitué du salon parisien de Madame Geoffrin, invitait au château royal chaque jeudi les écrivains polonais. Ses « dîners du jeudi », organisés dans les années 1772-1782, nous rappellent les salons littéraires de Paris³³. Sans doute l'ambiance de la conversation, la coutume de manger ensemble et les poèmes écrits à cette occasion restaient conformes aux conventions des réunions des salons français, mais il ne faut pas oublier que c'est le roi qui était le maître de maison. Comme la célèbre bourgeoise parisienne Mme Geoffrin, Stanislas-Auguste avait choisi des jours différents de la semaine : le mercredi pour les peintres, les sculpteurs et les architectes.

Les années 1760 marquèrent le début des rencontres chez le prince Adam Kazimierz Czartoryski et Izabela née Fleming, dans leur palais Bleu. Ces assemblées gardèrent leur prestige jusqu'aux années 1780. La famille Czartoryski organisait également des dîners et des soirées dans le palais de Powązki, où Czartoryski invitait les hommes des lettres et les poètes. Ces deux milieux étaient le centre du mécénat littéraire et scientifique, mais encore dans le style du rococo. Les ambitions de Czartoryski étaient grandes. Il voulait faire son propre monde culturel, organisant l'arrivée d'artistes et de savants qui s'établirent en Pologne : Pierre Samuel Dupont de Nemours, le mathématicien Simon L'Huilier, le peintre Jean Pierre Norblin, Jean.

³⁰ Lettre de Stanislaw Poniatowski du 30 octobre 1725 de Grodno. Bibliothèque de Czartoryski à Cracovie, manuscrit 2859 IV, fol. 171-172.

³¹ Agnieszka Jakuboszczak, *Barbara Sanguszkowa i jej salon towarzyski*, Poznań, Wydawnictwo Poznańskie, 2008.

³² Eadem, *Le reflet de la vie des salons français en Pologne au XVIII^e siècle. La visite de Mme Geoffrin à Varsovie*, [dans] *Noblesse française et noblesse polonaise. Mémoire, identité, culture XVI^e-XX^e siècle*, red. Jaroslaw Dumanowski, Michel Figeac, Pessac, 2006, p. 263-273.

³³ Andrzej Krzysztof Guzek, « Salony literackie », [dans] *Słownik literatury polskiego Oświecenia*, Teresa Kostkiewicz dir., Wrocław-Varsovie-Cracovie, 1991, p. 544.

S. Dubois³⁴. Ce milieu s'éloignait doucement de sa fonction du salon (le cercle qui s'appuie sur la conversation et l'amusement) pour évoluer vers la société scientifique et littéraire. La famille Czartoryski avait aussi une résidence à Puławy, qui était connue non seulement en Pologne, mais aussi en Europe. Izabela Czartoryska avec son mari connaissaient très bien la France des Lumières. Les œuvres de cette époque étaient lues et discutées au cours des réunions. Les Czartoryski s'engageaient à la fin du XVIII^e siècle sur le chemin qui menait vers le romantisme³⁵. Les grandes villes comme Paris, Londres ou Dresde, déjà visitées, avaient perdu pour Izabela leur ambiance mystère, au profit de la Pologne et de Puławy. La conversation tournait autour de la littérature, de l'art, de la politique et des potins. L'aristocratie était un exemple pour la riche boeurgiosie qui voulait suivre les nouvelles tendances, mais c'étaient encore des initiatives timides³⁶.

En province, à côté de Puławy, des rencontres au caractère littéraire étaient organisées à Siedlce chez Aleksandra Ogińska née Czartoryska (1730-1798)³⁷. Le château d'Ogińska, Siedlce, à l'ombre de la gloire de Puławy, était un centre de la culture de cour. C'est la princesse Ogińska, la première, qui créa le plus joli jardin idyllique en Pologne. À Siedlce – le « Chantilly » polonais, il y avait des grottes, des canaux, des îles, des bâtiments stylisés : des tonnelles, des orangeries, des pigeonniers, des petites fermes et un moulin à vent³⁸. Tous ces éléments étaient dans le style anglais. En automne la princesse Ogińska offrait des chasses. La princesse aimait aussi le théâtre auquel elle destinait une salle de son palais. Les pièces de théâtre étaient jouées pendant les fêtes, ou à l'occasion de la visite de Stanislas-Auguste Poniatowski³⁹. L'aide de la princesse était acquise aux jeunes artistes. Les invités pouvaient écouter les concerts, participer aux soirées poétiques et aux festins de la cour, aux jeux innocents ou aux danses. L'ambiance idyllique d'« Aleksandria » et les divertissements facilitaient les amourettes délicates et timides, cachées par le mystère des recoins du jardin, ce qui nous rappelle les salons précieux de Paris.

Les aristocrates polonaises gagnaient par leurs activités culturelles et leur activité dans la culture un renforcement de leur position dans la hiérarchie par rapport aux hommes, ce qui apparaît très bien dans l'accepta-

³⁴ Adam. J. Czartoryski, *Pamiętniki i memoriały polityczne 1776-1809*, Jerzy Skowronek éd., Varsovie, 1986, p. 96 ; Alina Aleksandrowicz, « Puławy », *op. cit.*, p. 497.

³⁵ Alina Aleksandrowicz, *Izabela Czartoryska. Polskość i europejskość*, Lublin, 1998.

³⁶ Aleksander Kraushar, *Salony i zebrania literackie warszawskie na schyłku wieku XVIII-go i w ubiegłym stuleciu*, Varsovie, 1916, p. 9.

³⁷ Aleksandra Ogińska était la fille de Michał Fryderyk Czartoryski et d'Éléonore Waldstein. Son premier mari Michał Antoni Sapieha, mort en 1760, était sous chancelier de la Lituanie. Dans la période de veuvage, pour la main d'Aleksandra commençait les démarches le fils de Barbara Sanguszkowa Józef Sanguszko, ce que nous présentons au-dessous.

³⁸ Wojciech Trzebiński, *Działalność urbanistyczna magnatów i szlachty w Polsce XVIII wieku*, Varsovie, 1962, p. 127.

³⁹ « Przyjęcie Najjaśniejszego Pana Stanisława Augusta... w Siedlcach 1783 », dans Danuta Michalec, *Aleksandra Ogińska i jej czasy*, Siedlce, 1999, p. 140-149.

tion de la première loge franc-maçonnique féminine, à la manière française, en Europe centrale et orientale, créé vers le mois de juin 1768, et présidée par Teresa [Thérèse] Potocka née Ossolińska⁴⁰. Nous ne pouvons pas oublier que la franc-maçonnerie dans le style parisien liait l'amusement avec le sérieux des cérémonies, l'esprit de plaisanterie, parfois folâtre, avec les échanges intellectuels.

Les aristocrates polonaises participaient volontiers à la vie religieuse, littéraire, scientifique, culturelle, politique et économique. Elles montraient de grandes ambitions, mais aussi le besoin de se montrer du côté mondain. La naissance des salons dans le cadre des cours des magnats en Pologne au début du XVIII^e siècle donnait la possibilité de transmettre un des éléments de la culture française qui essayait de s'implanter dans la sociabilité polonaise.

⁴⁰ Ludwik Hass, *Sekta farmazonii warszawskiej. Pierwsze stulecie wolnomularstwa w Warszawie (1721-1821)*, Varsovie, 1980, p. 115-116.